

Nikolaj KOPOSOV

Hvatit ubivat' košek ! Kritika social'nyh nauk

[Arrêtons de tuer les chats ! Critique des sciences sociales]

Moscou : Novoe literaturnoe obozrenie, 2005, 245 p.

La traduction française de cet ouvrage par l'auteur lui-même est en cours d'achèvement, mais, d'ores et déjà, les russisants, lecteurs des *Cahiers*, peuvent accéder en avant-première à un pronostic surprenant sur la crise des sciences sociales en Russie, en France et ailleurs.

Le titre énigmatique du livre fait écho à un fait divers de la fin du XVIII^e siècle, au cours duquel la colère de classe d'un groupe d'imprimeurs parisiens s'est traduite par le « grand massacre des chats » de leur patron. Pour l'historien Robert Darnton qui a relaté ce cas dans un livre récemment traduit en russe, ces agissements, ridicules en soi, servent à évacuer sur le mode de l'ironie le thème de la lutte des classes de l'histoire sociale en crise¹. L'ironie de Darnton est ainsi récupérée par Nikolaj Koposov et appliquée aux innombrables tentatives de rétablir la santé des sciences sociales, à ses yeux gravement et depuis longtemps en crise.

L'appel à ne pas tuer les chats laisse espérer que le contenu de l'ouvrage indiquera d'autres actions plus intelligentes et plus efficaces. En effet, le sous-titre, « Critique des sciences sociales », propose de ne pas se limiter à un constat d'insatisfaction généralisée lié à cet état de crise, mais d'aller aux fondements intellectuels et sociaux qui en sont responsables. L'auteur situe ces fondements pendant la montée du tiers-état, dès la fin du XVII^e siècle. Au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle, les sciences sociales naissent en tant qu'idéologie de cette classe moyenne et de son idéal, la démocratie. Depuis, les visions du monde reconnues comme scientifiques accordent à la démocratie la place « d'organisation la plus naturelle et la plus parfaite de la société » (p. 103) et fournissent une légitimation scientifiquement fondée à la raison d'être des États-nations. Aujourd'hui, ces grands modèles explicatifs n'ont plus de crédit. L'État-nation, la démocratie, la classe moyenne et les intellectuels — leurs porte-parole —, traversent une crise inséparable de celle qui frappe les sciences sociales. Tout cet ensemble, qui a longtemps fonctionné grâce aux concepts élaborés par les chercheurs, est à bout de souffle. Koposov constate l'évidence d'un nœud impossible à dénouer à partir du même mode de pensée et de

la même culture que ceux qui l'avaient noué à l'origine. Il pense que les sciences sociales ont épuisé leur potentiel de légitimation conceptuel ainsi que leur force intellectuelle concentrée dans les universités, également en crise, et qu'il est temps de se préoccuper d'inventer d'autres modes de pensée et pratiques culturelles, capables à nouveau de rendre sensée et socialement utile l'activité intellectuelle.

La démarche choisie dans le livre consiste tout d'abord à expliquer les directions que prend la critique des sciences sociales faite par l'auteur (ch. 2). Elle passe ensuite par l'analyse des modes de pensée allant de Durkheim au *linguistic turn* (ch. 3, 4). Puis elle remet en question certains concepts fondamentaux pour les sciences sociales (ch. 5), ainsi que la culture comme catégorie de la pensée moderne (ch. 6) et la démocratie comme triomphe du positivisme (ch. 7, 9). Tout cela pour amener le lecteur à la conclusion que la mise en place de nouveaux concepts s'impose à l'ordre du jour (p. 103). Force est de dire que l'érudition de l'auteur rend convaincante sa démonstration de la dépendance des sciences sociales envers le contexte historique. On voit d'abord la convergence des forces industrielles, intellectuelles et sociales à l'œuvre pour la mise en place des sciences sociales, et ensuite l'entrecroisement de différentes fissures qui condamnent l'édifice des Lumières à s'effondrer. L'objectivité du savoir scientifique, si longtemps poursuivie, est la première à subir une secousse mortelle. La scientificité est à son tour ébranlée par les coups venant des multiples théories de la relativité. La linéarité du temps historique n'est plus une vision rassurante promettant un avenir meilleur, car l'histoire n'a résolument pas de scénario.

Un renouvellement de fond s'impose. Le chapitre 8, intitulé « Europe : un concept historique de type nouveau ? », répond affirmativement à cette question et indique la possibilité de s'écarter de l'ancien appareil conceptuel qui tente encore d'être au service de la démocratie en détresse. Celle-ci ne serait pas condamnée. Pour lui trouver de nouvelles forces vives, il faut faire l'effort essentiel de se doter de nouvelles notions dont le sens n'est plus déterminé par le futur. Il faut apprendre à vivre dans le présent, sans effroi devant un futur indéterminé. Ce présentisme² ne tue pas l'histoire, il change sa structure logique en la libérant de sa finalité. Quant à l'issue de la crise des sciences sociales, proposée sur l'exemple de la science historique (ch. 10, 11, 12), elle est envisagée par Kuposov d'une façon qui fait toute l'originalité du livre. Le chapitre 17 notamment, intitulé « Des sciences sociales aux arts libéraux », traite d'une perspective de transformation des sciences sociales, insérées dans des réseaux de professionnalisme étroit en perte d'audience alarmante, en un système ouvert aux apports culturels et aux innovations tous azimuts. Dans cette perspective-là, le remplacement de l'université dans sa version positiviste par un système d'éducation libéral, pratiqué à Oxford et à Cambridge ou expérimenté ailleurs, semble prometteur³. Au centre d'un tel système d'éducation se trouve non pas la discipline enseignée, mais la personnalité de l'étudiant. Les disciplines scientifiques, libérées de leurs cloisonnements, doivent s'orienter ici vers le civisme et les valeurs morales. L'objectif étant d'aider l'homme dans sa compréhension du monde.

En fin de compte, selon Kuposov, les sciences sociales ne traversent pas le même type de crise qu'auparavant. La donne est nouvelle, car les sciences ne sont plus les mêmes. Après avoir rempli leur mission auprès de la classe moyenne et de la démocratie, du prolétariat et du communisme, elles sont compromises en tant que

sciences. Elles ont rendu des services au lieu d'établir des lois objectives de vie en société. La prise de conscience par les chercheurs de ce constat est loin d'être totalement accomplie, ni assumée, mais cela ne signifie pas pour autant qu'une fuite vers l'érudition stérile ou la rigueur positiviste à l'américaine puisse être salvatrice. Au contraire, cela suppose une mutation des sciences sociales vers des pratiques historiques fondamentalement différentes qui pourraient leur assurer une véritable utilité auprès de l'individu et de l'humanité.

L'ouvrage de Kopusov laisse à penser qu'il est nourri de la hantise d'une dépendance des sciences sociales soviétiques à l'égard du régime politique, dépendance qui aurait entraîné leur effacement. La généralisation à laquelle procède l'auteur en faisant son pronostic va certainement susciter de vives réactions. Aux yeux des chercheurs occidentaux, la critique lancée dans ce livre risque d'être perçue comme catastrophiste, visant soit à côté de l'objectif, soit là où les symptômes, minimes, ne se perçoivent qu'à la loupe. On peut s'attendre à au moins trois réactions. Certains rejeteront d'emblée ce type de prophétie en répondant à l'auteur sur son propre registre : contrairement à ce qu'il suppose (p. 7), les sciences sociales, comme la musique, ne s'arrêteront pas avec Bach ou Mozart. D'autres reprocheront à l'auteur de ne pas prendre au sérieux un renouveau qui fait que cette crise, tout comme les précédentes, a suscité le développement de nouveaux concepts et paradigmes et ils insisteront particulièrement sur le fait que ce renouveau a développé dans l'ensemble de la recherche une posture réflexive qui tient à une mise en rapport entre des sciences sociales et des figures politiques différentes dans lesquelles elles se déploient⁴. D'autres enfin affirmeront que l'absence de certitudes scientifiques relève de la norme et que le « savoir historique (*ou autre* - T.K.) ne progresse pas par totalisation mais, pour user de métaphores photographiques, par déplacement de l'objectif et par variation de la focale »⁵.

En dépit du caractère provocateur de l'ouvrage, les lecteurs, même s'ils sont déjà considérablement libérés de l'emprise des Lumières ainsi que des problèmes et des maux montés en épingle par Kopusov, pourront lui reconnaître le choix intelligent de son angle d'attaque et, partant, le mérite d'avoir stimulé des réflexions (ou des doutes !) sur leur identité scientifique.

1 – R. Darnton, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York : Basic books, 1984 ; trad. fr. *Le Grand massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, P. : R. Laffont, 1986 ; trad. russe *Velikoe kosač'e pobojšče i drugie epizody iz istorii francuzskoj kul'tury*, M. : NLO, 2002.

2 – Voir François Hartog, *Des régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, P. : Seuil, 2003, 272 p.

3 – N. Kopusov est à l'origine de la création d'un établissement d'un type nouveau, l'Institut Smol'nyj à Saint-Petersbourg, qu'il dirige également. Sur cette orientation venue de l'Amérique, voir son article : "What is Liberal Education?", *Kritika & Kontext*, vol. 6, n° 1, 2001.

4 – Ajoutons que sur le fond d'un optimisme général pour la science, 71% des Français marquent un intérêt pour les sciences humaines et sociales. Voir les résultats de l'enquête TNS-SOFRES sur la notoriété du CNRS, novembre 2006. Voir <http://www.cnrs.fr/fr/presentation/cnrs/enquete0611.htm>.

5 – « Le tournant critique », *Annales ESC*, 1989, n° 6, p. 1321.